460

ÉLOGE

DE

JEAN-PIERRE FALRET

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE DU 18 DÉCEMBRE 1871

PAR

Ch. LOISEAU
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ



PARIS
IMPRIMERIE DE E. DONNAUD
RUE CASSETTE, 9.

1872

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 1

Extrait des Annales médico-psychologiques,
5e série, t. VII, Mars 1872.

ÉLOGE

DE

JEAN-PIERRE FALRET

Le Dr Jean-Pierre Falret est né à Marcillac (Lot), le 7 prairial an III (1794).

Après avoir fait ses premières études au collége de Cahors, il partit, à l'âge de 16 ans, pour l'école de Montpellier, où il commença ses études médicales, et dont les doctrines conservèrent pendant toute sa vie une influence décisive sur son esprit. Après une année passée dans cette ville, il arriva à Paris en 1811, et il fut d'abord élève à l'hôpital des Enfants malades. Dès la première année de son séjour à Paris, son jugement droit lui fit sentir l'insuffisance de son instruction littéraire, et il se mit alors courageusement à l'œuvre pour la perfectionner. Le désir de rendre service à un compatriote malade le conduisit à la Salpêtrière et, par un hasard heureux, cet acte de dévouement décida de son avenir. Pendant ce service temporaire, il se trouva en rapport avec Pinel et Esquirol. Sa vocation pour l'étude des maladies mentales fut dès lors

franchement dessinée et, depuis cette époque, sa vie tout entière a été vouée à l'étude de l'aliénation mentale.

Atteint, en 1812, d'une fièvre typhoïde grave, il fut en danger de mort. Souvent, pendant sa carrière médicale, il faisait allusion au délire aigu qu'il avait éprouvé à cette époque et qui, disait-il, lui avait puissamment servi pour comprendre le délire chronique de l'aliénation mentale.

Reçu interne des hôpitaux en 1813, il fut attaché, en 1814, comme aide-major à l'infirmerie de la Salpêtrière transformée en hôpital militaire, pendant une épidémie de typhus des plus graves, qui atteignit la plupart des élèves de cet hospice.

Il se trouva alors en rapport à la Salpêtrière avec d'autres élèves, devenus plus tard des maîtres, parmi lesquels on peut citer Georget, Rostan, Calmeil, etc. C'est avec eux qu'il commença ses études anatomiques sur les lésions du cerveau et des méninges dans l'aliénation mentale. Chose digne de remarque, ces élèves favoris de Pinel et d'Esquirol, disciples fervents et respectueux de leurs maîtres sous tous les autres rapports, s'en séparaient cependant au point de vue de l'interprétation des lésions anatomiques du cerveau et des méninges, considérées comme cause organique du trouble mental observé chez les aliénés. Le Dr Falret, comme il l'a avoué lui-même, à la fin de sa vie, dans l'introduction de son livre, céda à l'entraînement des idées régnantes à cette époque, et devint un partisan fanatique de l'école anatomique, malgré les tendances éminemment philosophiques de son esprit. Sous l'influence de ces convictions ardentes de la jeunesse, il a publié dans le *Journal complémentaire des sciences médicales*, un travail intitulé : Des lésions trouvées à l'ouverture de corps des aliénées, comme causes, symptômes et moyens de traitement des maladies mentales.

Tout en recherchant avec prédilection, à cette époque, les lésions cadavériques chez les aliénées, il ne négligeait pas cependant d'autres sujets d'études. Sa thèse pour le doctorat, en 1819, a pour sujet la manie sans délire. Elle avait pour but de démontrer la non-existence de cette forme de maladie mentale admise par Pinel, son illustre maître. Il manifestait ainsi, dès le début de sa carrière médicale, l'opinion qu'il a défendue plus tard, pendant toute sa vie scientifique, sur la non-existence de la monomanie, c'est-à-dire d'un délire limité à une seule série d'idées, ou à un seul ordre de facultés.

En 1822, Falret publia son *Traité de l'hypocondrie et du suicide*. Dans cet ouvrage important, bientôt traduit en plusieurs langues, il soutenait que l'hypochondrie était une maladie exclusivement cérébrale et le suicide toujours un acte de folie, opinion qu'il a modifiée plus tard dans ce qu'elle avait de trop absolu.

A la même époque, le Dr Falret fonda, conjointement avec le Dr Félix Voisin, la maison de santé de Vanves, basée sur le principe, alors nouveau, des pavillons séparés, dispersés sur une vaste étendue de terrain, idée qui, depuis lors, a été réalisée en divers pays et dans plusieurs établissements, et prônée comme une conception toute moderne sous le nom de *Cottage system*.

En 1828 et 1829, le Dr Falret obtint à l'Académie des sciences deux médailles d'or, pour des travaux statistiques considérables sur le suicide et les morts subites, travaux faits à l'aide de documents nombreux puisés à la préfecture de police et qui malheureusement pour la science sont restés inédits. Le résumé des idées contenues dans ces travaux se trouve consigné dans un rapport fait par Serres à l'Académie des sciences. (V. Comptes rendus de l'Institut de France.)

En 1829, Falret fut admis comme membre adjoint à l'Académie de médecine, dont il devint membre titulaire à la suite de la révolution de 1830.

Enfin, le 30 mars 1831, il fut nommé médecin de la Salpêtrière, hospice qui devint dès lors le véritable théâtre de sa vie scientifique et où il fit, pendant 36 ans, son service médical avec une régularité et une exactitude devenues proverbiales. Il fut d'abord chargé de la division des idiotes et des aliénées chroniques. Il préluda dès lors aux réformes qu'il devait réaliser plus tard, en installant, dans ce service, une école pour les idiotes et des réunions chantantes, qu'il institua plus tard sur une plus grande échelle dans le service de Rambuteau (1). En même temps, il opéra des réformes hygiéniques importantes et qui étaient absolument urgentes. Voici comment il s'exprime lui-même à cet égard dans son livre sur les maladies mentales, page 340 : « Le ser-

(1) Voir le rapport de M. Double à l'Académie de médecine, 1841.

vice dit des petites loges, à l'hospice de la Salpêtrière qui me fut confié le 20 mars 1831, présentait des localités si peu conformes aux lois de l'hygiène que, dans la première année, j'observai 153 scorbutiques sur une population de 113 idiots et de 360 aliénées chroniques environ. Les améliorations nombreuses que je provoquai et que j'eus la satisfaction de voir bientôt réaliser par l'administration eurent pour effet de réduire le nombre des scorbutiques à deux ou trois par année. »

Dans ce même service, le Dr Falret se livra, pendant plusieurs années, à des études nombreuses sur la forme de la tête et les dimensions du cerveau chez les idiots, à des mensurations et à des moulages en plâtre, qui formèrent une collection précieuse, et dressa des tableaux statistiques intéressants, qui malheureusement n'ont pas été utilisés.

En 1837, Falret fut consulté par la commission de la Chambre des députés, chargée d'examiner le projet de loi sur les aliénés présenté par le ministre de l'intérieur. Avec Esquirol et Ferrus, il contribua puissamment alors aux travaux préparatoires qui ont abouti à la loi du 30 juin 1838 sur les aliénés, loi aujourd'hui si vivement attaquée par les journalistes et les avocats, mais considérée comme excellente par tous les gens compétents chargés de l'appliquer et que les médecins surtout doivent défendre avec énergie, parce qu'elle a été conçue à un point de vue essentiellement médical, pour favoriser l'entrée des aliénés dans les asiles, à une époque où ils sont encore curables, dans l'intérêt de la guérison de ces malades.

Le Dr Falret a publié, en 1837, dans la *Gazette médicale*, les observations très-sensées que lui avait suggérées le projet présenté par le ministre, et il a formulé plusieurs propositions qui furent adoptées par la commission et qui sont entrées plus tard dans la confection de la loi de 1838. Ainsi, l'isolement a été rendu plus facile et a cessé d'être subordonné comme auparavant à l'interdiction, qui a été réservée pour des cas exceptionnels. — Les mots d'imbécillité, de démence et de fureur, qui figurent encore dans le Code civil, ont été remplacés, dans la loi de 1838, par le mot plus exact et plus général d'aliénation mentale. — La loi a consacré, pour l'admission des aliénés, la prééminence de l'autorité administrative sur l'autorité judiciaire. — Elle a admis les placements volontaires

et les placements d'office, afin de ne pas toujours exiger pour les placements l'intervention de l'autorité. Enfin, la loi a sanctionné la proposition faite par Falret d'assimiler les aliénés *aux absents*, pour la gestion de leurs biens, dans tous les cas où l'interdiction ne doit pas être prononcée et où l'intérêt des aliénés n'exige même pas la nomination d'un administrateur provisoire. (Article 36 de la loi de 1838.)

En 1840, Falret passa du service des aliénées chroniques à celui des aliénées en traitement (1re section, dite de Rambuteau), service qu'il a dirigé médicalement jusqu'en 1867, époque de sa retraite. C'est là qu'il a déployé, pendant 27 ans, toute son activité; c'est là qu'il a contribué, dans une large mesure, à l'amélioration de la science des maladies mentales.

L'influence considérable qu'il a exercée pendant sa longue carrière, sur le mouvement scientifique de son époque, sur la réforme des asiles d'aliénés et sur toute une génération d'élèves, qui ont porté ses principes dans tous les asiles de France et par-delà nos frontières, mérite de fixer sérieusement notre attention.

Les élèves privilégiés qui ont assisté à cette première période de l'enseignement clinique du Dr Falret, parmi lesquels nous devons citer surtout MM. Morel, Bernard, Billod et Lasègue, peuvent seuls se rappeler avec exactitude le caractère spécial de cet enseignement. Voici comment s'exprime à cet égard l'un d'entr'eux, M. le Dr Lasègue, dans les *Archives de médecine* : « Le Dr Falret appartenait à une génération médicale dont il fut un des représentants les plus autorisés. Les médecins qui n'ont pas été à même de l'apprécier personnellement lui doivent réserver un souvenir reconnaissant; ceux qui ont vécu près de son intimité sont restés ses obligés et ses amis, et je ne sache pas de meilleure louange à sa mémoire. A l'époque déjà lointaine où florissait l'école de la Salpêtrière, le Dr Falret, continuant la tradition inaugurée par Pinel, poursuivie par Esquirol, avait ouvert une clinique libre, où se réunissaient un certain nombre de jeunes médecins, dont plusieurs sont devenus des maîtres. L'enseignement était familier et conforme à la destination de toute clinique, dont le programme vrai est d'être au lieu de paraître. Les leçons ne tenaient qu'une place secondaire, mais à côté de l'auditoire de l'amphithéâtre, existait le cercle plus étroit des élèves assidus. Le service était accessible à tous, sans formalités, sans doc-

trines imposées. Chacun étudiait, selon la pente de ses aptitudes, et rapportait ses observations personnelles, débattues et discutées, controversées en commun avec l'indulgente participation du maître. On vivait ainsi dans une amicale activité d'esprit dont aucun de nous n'a perdu le souvenir. Le Dr Falret a su, qualité rare entre toutes, faire des élèves, instruits à son école, mais indépendants, dont pas un n'a suivi servilement sa trace. C'est à ce signe, paradoxal en apparence, qu'on reconnaît le talent du professeur. Tout enseignement qui transmet ses idées à des copistes éteint l'activité des élèves, et la valeur souveraine du maître n'est pas d'imposer un système, mais d'imprimer une impulsion dont il ne limite ni la portée, ni l'avenir. Le Dr Falret a plus instruit par sa parole, par ses savantes causeries, que par ses publications. C'est bien le moins que ses élèves, à présent qu'il n'est plus, lui rendent ce juste témoignage et lui gardent une ineffaçable reconnaissance. »

Il est impossible de mieux résumer en quelques phrases le caractère spécial de l'enseignement clinique du Dr Falret, à l'hospice de la Salpêtrière. Falret ne possédait pas toutes les qualités nécessaires pour faire un cours théorique dans un amphithéâtre. Il lisait ses leçons, aussi bien écrites que bien pensées, mais il n'était pas orateur. Son élocution vive et animée dans la conversation laissait à désirer dans l'improvisation. Comme il le disait souvent lui-même, son esprit, dominé par de trop nombreuses associations d'idées, se laissait souvent entraîner dans les épisodes, et il perdait facilement le fil de ses discours. Mais, comme professeur de clinique, il excellait sous tous les rapports. Il était là sur son véritable terrain. La vivacité de son esprit méridional, l'instantanéité de ses conceptions, la finesse de son discernement, la sagacité remarquable de son intelligence, pour juger vite et bien tous les faits qui se produisaient devant lui, le rendaient merveilleusement apte à profiter de tous les incidents inattendus qu'il appelait lui-même : *le casuel de la clinique*, à en faire profiter, au moment même, les auditeurs, et en tirer des enseignements précieux. D'un autre côté, son coup d'œil pénétrant, uni à sa bonté paternelle et à l'autorité de toute sa personne, facilitait singulièrement l'interrogatoire des malades qui ne se manifestaient pas spontanément. Il obtenait avec facilité et sans effort des confidences ou des aveux publics que tout autre eût sollicités vainement de ses malades. Il réunissait donc un ensemble de qualités phy-

siques, intellectuelles et morales, qui le rendaient éminemment apte à l'enseignement clinique dans l'enceinte d'un asile d'aliénés. Ses malades avaient toutes pour lui de l'affection et du respect. Même dans leurs plus grands écarts, il parvenait à les dominer par le geste, par le regard ou par quelques paroles énergiques, dont la sévérité était toujours tempérée par la bienveillance.

Aussi lorsque, dans son mémoire sur l'enseignement clinique des maladies mentales publié en 1850, il s'est étendu longuement sur les règles à suivre par le professeur pour faire manifester les aliénés sans les irriter et sans leur nuire, il n'a fait que formuler théoriquement ce qu'il pratiquait constamment lui-même, mais ce que d'autres auraient difficilement pratiqué comme lui. Pendant quinze ans, il a pu, grâce aux précautions prises et à ses qualités personnelles, ouvrir largement aux élèves les portes de son service d'aliénés, et les faire circuler en grand nombre au milieu de ses malades, à tous les degrés de leur affection, sans qu'il en résultât aucun effet fâcheux. Ceux qui voudront à l'avenir pratiquer le même système, feront bien de s'inspirer des préceptes qu'il a formulés, préceptes qui sont le résultat de sa longue expérience, mais que sa nature personnelle lui avait en quelque sorte inspirés.

Tous les élèves qui ont passé par le service de Falret à la Salpêtrière, ont conservé le souvenir vivace des conseils donnés par le maître et de sa bonté toute paternelle. Il aimait la jeunesse et il était pour elle plein d'indulgence. Il voyait en elle l'avenir de la science et il cherchait à lui inculquer les meilleurs principes pour l'étude et pour la conduite de la vie. Quelquefois même certaines doctrines, trop empreintes d'égoïsme ou d'intérêt personnel, exprimées par des jeunes gens, le faisaient bondir d'indignation, mais tous acceptaient de bon cœur les reproches, même sévères, qu'il leur adressait alors, parce qu'ils étaient toujours tempérés par une excessive bienveillance. Il exigeait peu des élèves au point de vue de leur service, mais il exigeait beaucoup pour l'ordre et la tenue vis-à-vis des malades. Jamais il n'aurait permis que personne manquât au respect dû aux aliénés. L'amour des aliénés était le sentiment dominant de son âme et il cherchait à l'inculquer à tout son entourage. Le respect qu'il professait pour les aliénés et qu'il pratiquait lui-même au plus haut degré, se communiquait par son exemple même, et jamais personne n'aurait osé y manquer

en sa présence, tant il imposait par son maintien, par son attitude et par toute sa personne.

Souvent il se plaignait de ce que Pinel et Esquirol ne faisaient pas part à leurs élèves de leurs impressions relativement aux malades pendant leurs visites. Aussi, se souvenant de cette impression pénible qu'il avait éprouvée lui-même autrefois, il ne manquait jamais de parler à haute voix devant les élèves pendant ses visites journalières, qui devenaient ainsi de véritables causeries, dans lesquelles se trouvaient successivement abordés les sujets les plus variés de la pathologie mentale.

Non-seulement le Dr Falret inculquait aux jeunes gens qui suivaient ses visites des leçons profitables pour leur avenir médical, ou d'utiles conseils pour la conduite de la vie, mais il était toujours disposé à leur être utile par des démarches, par des recommandations ou par un appui actif et efficace. Aussi a-t-il fait de nombreux élèves, qui sont toujours restés ses amis dévoués et qui, après lui avoir témoigné leur reconnaissance pendant sa vie, ont conservé le culte de sa mémoire et le souvenir indélébile de ses leçons et de ses bienfaits.

Ce que Falret était pour ses élèves, il l'était également pour ses malades. Tous sans exception avaient pour lui une véritable affection. Ceux-là même qui l'accusaient d'être la cause de leurs maux (et il y en a toujours quelques-uns dans tous les asiles d'aliénés), ne pouvaient résister à l'ascendant de sa personne qui imposait le respect, ni à l'expression de sa bonté peinte sur sa physionomie. Pour les aliénés surtout, le Dr Falret ne connaissait que l'indulgence et le pardon, et jamais il ne recourait à leur égard à des moyens de répression, même temporaires. Quelques paroles de blâme ou une réprimande légère donnée en public étaient la seule expression de son mécontentement. Comme il le disait souvent lui-même, il avait étendu démesurément l'échelle des punitions à infliger aux aliénés, de manière à ne gravir que les premiers échelons de la répression et à ne jamais arriver aux degrés extrêmes. Il aimait tant ses malades qu'il ne pouvait se résoudre à s'en séparer et ne se décidait qu'avec une extrême difficulté à autoriser les translations en province demandées par l'administration. Constamment il a protesté contre elles, en vertu des principes énoncés dans son livre, mais surtout à cause de la peine qu'il éprouvait à se séparer de ses anciennes malades. Souvent aussi, il différait le plus longtemps possible le mo-

ment de leur sortie, tant il redoutait pour elles le retour dans la société, et tant il y voyait de causes de difficultés, de périls et de rechutes.

Ce sentiment d'extrême bienveillance envers ses malades lui a fait concevoir la pensée de l'œuvre de patronage des aliénés convalescents dont il a été le fondateur. C'est en 1841 que le Dr Falret eut la première pensée de cette œuvre charitable, de concert avec l'abbé Christophe, alors aumônier de la Salpêtrière et depuis évêque de Soissons. Dès cette époque, il commença à suivre personnellement, après leur sortie de son service, les malades guéries ou convalescentes qu'il rendait à la liberté. La constatation fréquente des malheurs et des dangers de tout ordre que ces infortunées rencontraient dans leurs familles et dans la société le détermina à ne pas se contenter de son action personnelle et il fit dans ce but un appel chaleureux à la charité publique et privée. Telle est l'origine de l'œuvre de patronage des aliénés convalescents qu'il a fondée et à laquelle il a consacré, pendant toute sa vie, une grande partie de sa prodigieuse activité. A la même époque, des médecins et des administrateurs, parmi lesquels il faut surtout citer le Dr Baillarger, le duc de Larochefoucauld-Liancourt, le comte de Melun, etc., eurent aussi la pensée d'instituer une Société de patronage analogue, et, pendant plusieurs années, les deux Sociétés se développèrent parallèlement. Mais plus tard, elles se fusionnèrent, en une seule, et le Dr Falret qui, plus que personne, avait contribué à la réalisation de cette idée philanthropique, resta le président et l'âme véritable de cette Société charitable. Après plus de 25 ans d'existence, elle est encore aujourd'hui en pleine prospérité, malgré le décès de celui qui en avait été le plus ardent propagateur. Les rapports annuels, publiés depuis 1845, témoignent à la fois de ses nombreux bienfaits et de sa grande vitalité, qui lui a permis de résister aux obstacles de tout ordre qui s'opposaient à son développement.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer nous montrent Falret comme professeur de clinique et comme médecin philanthrope, dans ses rapports avec ses élèves et avec ses malades. Pour le faire connaître complétement, sous tous ses aspects, il me reste à aborder la partie la plus ardue de la tâche qui m'est imposée, c'est-à-dire à exposer les doctrines du savant et du médecin aliéniste. Heureusement pour nous, dans une introduction qui précède le livre publié par lui en 1864, Falret

a pris la peine de résumer lui-même ses opinions scientifiques et de faire l'exposé complet de ses doctrines. Je pourrais donc me borner à renvoyer à ce travail très-complet tous ceux qui sont désireux de connaître la part très-grande qu'il a prise au mouvement scientifique de son époque. Mais le Dr Falret a publié, sur des sujets différents, de nombreux mémoires, qui se trouvent réunis dans ce volume, et il importe d'indiquer brièvement les points principaux sur lesquels ont porté ses études.

Dans l'introduction de son livre, Falret nous initie lui-même à l'évolution de sa vie scientifique et fait en quelque sorte sa confession générale. Il avoue qu'il a commencé par être grand partisan de la valeur des lésions anatomiques constatées à l'autopsie, comme moyen de rendre compte de tous les phénomènes observés chez les aliénés. Mais les opinions exclusives de sa jeunesse ont été modifiées dans l'âge mûr. Après avoir passé par la phase anatomique de sa vie scientifique, il est arrivé à une seconde période, c'est-à-dire à la phase psychologique. Pendant de longues années, il a étudié avec le plus grand soin les travaux entrepris par les psychologues pour connaître les facultés normales de l'intelligence, et il a cru qu'il suffisait d'importer purement et simplement ces méthodes philosophiques dans la spécialité des maladies mentales, pour interpréter scientifiquement et rationnellement tous les phénomènes psychiques observés chez les aliénés. Après avoir consacré de longues années à ces recherches savantes, il est arrivé enfin à se convaincre que ces études étaient stériles pour la pratique de la médecine mentale et qu'il fallait substituer à ces méthodes exclusives une troisième méthode, essentiellement médicale, la méthode clinique. C'est cette méthode, véritablement féconde, qui lui a permis d'observer les aliénés tels qu'ils sont réellement dans la nature et de découvrir des faits importants d'observation, sur lesquels il a insisté avec raison dans ses divers mémoires. Les résultats pratiques auxquels il est arrivé, en suivant cette voie clinique, sont très-nombreux. Je ne puis avoir la prétention de les mentionner ici, même sous une forme condensée. Qu'il me suffise d'indiquer les tendances générales de ses études, en empruntant au Dr Falret lui-même un résumé des doctrines auxquelles il s'est arrêté à la fin de sa vie scientifique.

« L'observation clinique doit être le point de départ de toutes les recherches à entreprendre chez les aliénés. On ne

doit plus s'attacher à la considération exclusive des idées délirantes, des sentiments prédominants ou des facultés lésées isolément qui a conduit à la doctrine incomplète et erronée des monomanies. Pour connaître l'ensemble des phénomènes morbides, il faut observer le fond de l'état maladif et non quelques-uns de ses reliefs. »

« Cette méthode d'observation appliquée à l'étude des maladies mentales réagira sur toutes les parties de la pathologie mentale. Dans *la pathogénie*, on ne verra plus le délire se produire, par voie de génération logique, de l'erreur ou de la passion de l'état normal jusqu'à la folie confirmée; on verra naître et se développer successivement les idées et les sentiments exclusifs, sur un fond maladif préexistant à leur formation, au lieu d'être produit par eux. »

« Dans *la symptomatologie*, on ne fragmentera plus le tableau de l'état maladif en fixant isolément son attention sur l'un ou sur quelques-uns de ses aspects, mais on décrira l'ensemble des symptômes physiques et moraux qui caractérisent la folie en général et chacune de ses espèces, ainsi que leur marche et leurs périodes successives. »

« Dans *la nosologie*, on ne se contentera plus des formes artificielles que nous possédons, sous le nom de manie, de mélancolie, de monomanie ou de démence; on recherchera dans une étude plus sérieuse et plus complète des aliénés, tels que la nature nous les offre, des espèces de maladies mentales plus vraies et plus naturelles, caractérisées par des phénomènes physiques et moraux et par une marche spéciale. »

« Ces espèces nouvelles pourront seules offrir un appui solide à l'étiologie, au diagnostic et au pronostic des maladies mentales. Ces diverses parties de la pathologie mentale ne pourront acquérir, en effet, un caractère scientifique qu'à la condition de s'appliquer à chacune de ces espèces, au lieu de reposer, comme aujourd'hui, sur un groupe de faits aussi vaste et aussi mal limité que la folie considérée d'une manière générale. »

« Enfin, *dans la thérapeutique*, on ne dirigera plus les moyens physiques et les moyens moraux contre la folie en général, mais on cherchera à les adapter à chacune de ses espèces. Au lieu de faire consister le traitement moral dans la lutte directe de l'idée saine contre l'idée maladive, ou dans la substitution d'un sentiment à un autre, on recherchera des agents thérapeutiques qui puissent s'attaquer à l'homme tout entier, aux

dispositions de l'esprit et du cœur, qui servent de fondements aux idées fixes et aux sentiments prédominants.

» Voilà comment se tiennent et s'enchaînent les diverses parties de notre doctrine clinique sur les maladies mentales. »

L'auteur aurait pu ajouter que cette doctrine se résumait dans l'idée dominante de sa vie scientifique, c'est-à-dire dans la doctrine de la non-existence de la monomanie. Voici, en effet, comment s'exprime le Dr Falret à l'occasion de cette question : « Nous avons publié un mémoire spécial pour démontrer la non-existence de la monomanie dans l'acception rigoureuse de ce mot. Nous n'admettons jamais l'unité de délire dans l'aliénation mentale. Nous avons protesté, pendant toute notre vie, contre cette prétendue unité de délire limitée à une seule idée ou à une seule série d'idées. Nous sommes toujours parvenu à découvrir un délire plus étendu et des symptômes psychiques multiples, dans tous les cas où l'on affirmait que la maladie consistait dans une seule idée délirante implantée dans une intelligence d'ailleurs saine sous tous les autres rapports. Cette discussion qu'on a voulu réduire aux proportions mesquines d'une simple question de mots, nous l'élevons à toute la hauteur d'une doctrine. Nous croyons à la solidarité de toutes les facultés humaines, à l'état normal comme à l'état pathologique, et nous pensons que la doctrine de la monomanie ne repose pas seulement sur des observations cliniques incomplètes, mais sur une théorie psychologique erronée, relative à la génération des idées délirantes et à l'évolution naturelle des maladies mentales. »

Je voudrais, Messieurs, pouvoir poursuivre plus longuement l'examen des doctrines exposées dans son livre sur les maladies mentales et les asiles d'aliénés par le Dr Falret et vous indiquer, au moins sommairement, les principaux points sur lesquels il a contribué à l'avancement de la pathologie mentale ; mais le temps me manque pour faire ici cet exposé. Vous avez tous, du reste, entre les mains le livre si nourri, si plein d'idées du Dr Falret, dans lequel l'élévation des pensées s'unit constamment à l'élégance et à la pureté du style. Cependant, je dois encore mentionner en terminant un résultat important de ses études cliniques, je veux parler de la description nouvelle qu'il a faite d'une forme spéciale de maladie mentale à laquelle il a donné le nom pittoresque de *folie circulaire* et que M Baillarger, qui l'a décrite à la même époque, a appelée *folie à double forme*. Cette espèce de maladie mentale, telle qu'elle a

été décrite par Falret consiste dans l'alternance régulière d'un état de dépression mélancolique et d'un état d'excitation maniaque, séparés par un intervalle de raison plus ou moins prolongé. Cette forme de maladie mentale qui se produit tantôt à courtes périodes et tantôt à très-longues périodes, avait échappé jusqu'alors aux observateurs, et a acquis aujourd'hui droit de cité dans la science.

Falret, chevalier de la Légion d'honneur dès 1830, avait été nommé officier du même ordre en 1864; mais qu'importent de pareilles distinctions à ceux dont la vie est si bien remplie et qui s'imposent au respect et à l'estime de tous!

Nous voici arrivés, Messieurs, au terme de cette notice biographique, que j'aurais voulu rendre plus complète et plus digne de celui qui en fait l'objet. Il ne me reste plus qu'à vous dire quelques mots des dernières années de l'homme de bien et du savant, dont j'ai cherché à vous faire connaître la vie.

L'ouvrage publié par Falret en 1864 renferme tous les mémoires séparés imprimés par lui, à divers intervalles, depuis 1837. Il est précédé d'une introduction magistrale, dans laquelle l'auteur a lui-même résumé les idées de toute sa vie. Ce livre a été en quelque sorte son testament scientifique. Depuis lors, il n'a plus rien publié. Un état maladif, datant déjà de plusieurs années, avait progressivement affaibli sa puissante constitution, sans altérer en rien son intelligence, qui a conservé jusqu'à la fin toute son activité. En 1867, il se décida enfin, bien à contre-cœur, à abandonner son service de la Salpêtrière, et ses malades qu'il aimait tant, pour prendre une retraite qu'il avait pourtant bien gagnée, après une vie si laborieuse et si honorablement parcourue. Il partagea alors ses loisirs entre sa maison de santé de Vanves, la direction de sa Société de patronage, qui resta jusqu'à la fin son œuvre de prédilection, et son pays natal, dans lequel il vivait par la pensée alors même qu'il en était éloigné et pour lequel il avait conservé pendant toute sa vie l'affection la plus vive et la plus profonde. C'est là que la mort est venue le surprendre, le 28 octobre 1870, pendant le siége de Paris, au milieu des angoisses poignantes causées par les terribles événements que nous avons traversés. Il est mort, entouré de l'un de ses fils et de ses petits-enfants, mais séparé de son fils bien-aimé, notre digne collègue, le docteur Jules Falret, qui continue la tradition paternelle de dévouement à la science et aux malheureux privés de raison. Cet excellent fils, renfermé dans Paris, n'ap-

prit que deux mois plus tard l'affreux malheur qui l'avait frappé! Quel supplice, au milieu des fléaux de cette horrible guerre, même alors que nous étions menacés de mort à tout instant par la pluie de fer et de feu qui s'abattait sur la ville, alors que la famine commençait à nous étreindre et qu'il fallait pour vivre se contenter d'un semblant de pain étroitement rationné; quel supplice plus cruel que cette absence de nouvelles de ceux que nous aimions, en qui nous vivions! Et cette torture pour les âmes bien nées, notre cher collègue a dû l'éprouver plus qu'aucun autre, lui si affectueux pour son père, si constamment dévoué, si plein de respect et de vénération pour celui qui avait formé avec tant de soin son esprit et son cœur et l'avait si bien armé pour le combat de la vie. Malgré de sinistres pressentiments, notre cher collègue continuait à écrire à son père, alors qu'il n'existait plus déjà depuis longtemps, et il eut la douleur de le perdre sans pouvoir l'embrasser une dernière fois! Le père lui-même, dans les derniers mois de son existence, a écrit à son fils des lettres nombreuses qui ne lui sont parvenues que six mois après. Dans ces lettres, écrites de la main tremblante d'un mourant, s'exhalaient la douleur la plus vraie et l'affection la plus tendre d'une âme aimante pour un fils qu'il n'avait jamais quitté, qui avait toujours vécu avec lui dans l'intimité la plus absolue de l'esprit et du cœur et dont la fatalité le séparait au dernier moment!

Dans sa douleur, le Dr Falret eut du moins la douce satisfaction de voir se réaliser l'un de ses vœux les plus chers, bien souvent exprimé par lui, celui de mourir dans son pays natal! Personne en effet n'avait, à un plus haut degré que lui, l'amour du pays. En terminant cette notice, je ne puis mieux faire que de citer textuellement quelques vers remarquables, détachés d'une de ses productions poétiques, auxquelles il aimait à se livrer dans ses heures de loisir et qui, mieux que tout ce que je pourrais dire, dénotent chez lui toute la profondeur et toute la vivacité de ce sentiment :

Sous ses rochers où dort une eau profonde :
Je vins m'asseoir un jour... Quel souvenir!
J'avais seize ans, et je croyais au monde.
Au plus hardi, me dis-je, est l'avenir!
L'obscurité n'est qu'un feint esclavage,
Un ciel plus beau rayonne sur Paris,
Mais en mon cœur j'emportai le village,

Tout mon amour est encore au pays !

. . . .

Heureux celui qui peut, après l'orage,
De son berceau retrouver les abris !
Peut-être encor verrai-je mon village,
Ma dernière heure appartient au pays !

. . . .

Combien de fois assis sur le roc qui surplombe
Les rives du Cellé... j'ai dit : Voici ma tombe !
Où l'on reçut le jour, il est doux de mourir,
Et près de son berceau l'on aime à s'endormir !

Ainsi se termina la vie de cet homme de cœur et de cet éminent médecin, consacrée tout entière à soulager ses semblables et à améliorer le sort des aliénés ! Il mourut, comme il avait vécu, en faisant le bien, et les legs qu'il a laissés à son pays natal, à la Société de patronage des aliénés et à l'Académie de médecine, perpétueront le souvenir de ses bienfaits, de même que ses travaux remarquables lui conserveront dans la science un nom impérissable !

Ch. Loiseau.

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.